

Le collier des visages

Pour Patrizia

Maria la colombe et Midori la foutraque, Medellin et Kyoto marchant bras-dessus bras-dessous en plein fou-rire dans le couloir. « Double décimètre » sortant du bureau à reculons, plié en deux par les courbettes et Tangham la joueuse de tablas aux délicates attaches revenue de Bangalore pour une sérénade. Mademoiselle Liu, retrouvée à Pékin, devenue guide en élégant chapeau de fourrure, un jour glacé d'hiver dans la Cité interdite. Et les roumains graciles, mari et femme, qu'on aurait pris pour frère et sœur à force de pâleur. Et le mormon aux mille enfants. Et la grande tchèque morte à vélo un bel été, pleurée de ses amis. Et la petite chinoise aux dents pointues comme un renard. Et les batailliens tourmentés, les blanchotiens anorexiques, les cioranesques mélancoliques, les bakhtiniens dialogisés, les québécois chantants, la brésilienne barthésienne...

*

La méditante, la délirante

La belle méditante en anorak bleu au métro Porte de Vanves. Le hasard m'a fait m'asseoir juste en face d'elle. Paupières fermées sans rides, ni tension, elle ne dort pas, en elletout est éveil, le coin des lèvres à peine retroussé dans cet imperceptible sourire qu'on voit parfois aux lèvres des bouddhas. Je regarde son visage éclairé de l'intérieur comme une lampe. Ce que j'avais pris d'abord pour une perfection juvénile de son teint, c'est une lumière venue du dedans. Calme, c'est peu dire, elle est suspendue à son souffle, de Pernety à Plaisance, de Plaisance à Gaité, indifférente au bringuebalement du wagon, au vacarme des portes qui claquent à chaque station, sur la chaotique et mauvaise ligne 13. Cela diffuse autour d'elle. On a peur que cela cesse, qu'elle rouvre les yeux, qu'elle nous prive de ce silence et de cette certitude. Mais elle, non.

La délirante à Genève, dans l'amphithéâtre plein où je dois commencer dans une minute un cours sur « L'interprétation ». Elle parcourt les travées en tirant violemment la langue, le visage déformé par la grimace comme une possédée d'Abyssinie ou du Gondar. Puis soudain, avec une voix qui ne peut être la sienne, la voix d'un de ces

démons qui vous traversent la gorge, elle vocifère à la cantonade « Interprétez-moi ! », demande absurde, déchirante et juste, sans adresse et pourtant précise. Paralysé par le cours à commencer, l'audience stupéfaite, je n'ai pas su quitter mon pupitre, lui prendre le bras, la calmer.

Quelques semaines après, une autre délirante au métro Montparnasse, elle harangue la foule, devant la billetterie, effrayant une petite fille blottie contre sa mère dans la file d'attente. Encore plein du remords de l'autre fois, je vais vers elle, *Non, il ne faut pas crier comme cela, regardez, cela fait peur à l'enfant*. Elle balbutie, s'excuse, se calme, fait quelques pas avec moi. Il suffisait donc de lui parler...

*

L'affamée du Sélect, fluette blonde aux yeux caves, installée pour un café, elle dévore à la dérobée un rouleau de printemps apportée avec elle, tâche malaisée parce qu'elle ne renonce pas à le tremper subrepticement sous la table dans un petit pot de sauce. Toujours pas rassasiée, elle demande au garçon suspicieux une petite plaque de beurre, puis défiant le danger de sa discrète surveillance, elle ne résiste pas à sortir de son sac une demi-baguette pour s'en faire des tartines, provoquant alors l'explosion prévisible de ses reproches. Honteuse, nuque courbée comme une enfant punie, la voici contrainte de ravalier sa faim jusqu'à l'arrivée du gros homme avec qui elle a rendez-vous et qu'elle fixe désormais avec une intensité sans faille, distraite d'un désir par un autre.

*

Qu'est devenue (j'y pense en frémissant) Myriam aux serpents d'or rampant en bagues sur ses doigts, étudiante prostituée et souvent schizophrène, aux beaux temps de Vincennes, lorsque dans des salles enfumées se pressaient mères de familles et employés, facteurs et dealers, affamés de livres et de savoir? Je la revois en grand manteau de cuir, narines palpitantes d'ironie et de fureur sous sa crinière de cheveux noirs. Elle m'apprend des expressions que j'ignore, « micheton » et le terrible « marquer au sucre », punition des macs aux visages des filles. Nous sommes convenus qu'elle écrirait son travail sur *La Sorcière* de Michelet. Lectrice dévorante, elle se perd dans des méandres d'écriture et de pensée qui fuit. Souvent elle disparaît, puis après plusieurs mois vient me trouver le soir, à l'heure de la fatigue, à la fin de mon cours, sonnée mais apaisée, dit-elle, par les électrochocs. Moi, excepté par miracle de son mépris des hommes, en un tacite compliment qui, venant d'elle, me touchera toujours comme aucun.

*

Tandis que la jeune oratrice aux sourcils sombres et à la magnifique chevelure noire tombant en flots ondulés sur ses épaules attend impassiblement son tour à la tribune de ce colloque, je songe en la regardant à la femme « aux cheveux de mérinos » évoquée plutôt que décrite par Nerval dans *Les filles du feu*, figure romantique qui aurait été ici corrigée et modernisée par une physionomie à la Frida Kahlo. Cependant voici que sous mes yeux cette superposition imaginaire et purement subjective se double d'une autre, bien réelle et optique, celle-là : une petite barre blanche, échappée de la projection powerpoint du conférencier qui péroré à ses côtés, est venue se poser exactement sur son nez, l'affublant d'une sorte de pansement lumineux du type de ceux qui soldent une opération esthétique de remodelage nasal. Inconsciente de cet effet, et ne cherchant pas à s'y dérober, elle bouge cependant parfois insensiblement, assez en tout cas pour transformer le sparadrap de lumière en barrette de strass promenée ici et là dans ses cheveux ou en tache laiteuse voilant par instants son œil gauche d'une taie disgracieuse, métamorphoses involontaires de son apparence qu'elle endure sous mes yeux avec froideur et stoïcisme et dont ne la libèrera que son tour de parole-

Laurent JENNY